

# LA RENAISSANCE

## JOURNAL POLITIQUE

### ABONNEMENTS

Un An. . . . . 10 fr.  
Six Mois. . . . . 5 »  
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE,  
Etranger. . . . . Port en sus

### ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration  
Abonnements, Articles d'argent  
Doit être adressé à M. A. ALRICY  
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

### RÉDACTION

Adresser les communications  
A M. COSTE-LABAUME, Directeur  
Cours Lafayette, 5, Lyon  
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

### ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER  
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ  
Rue Confort, n° 14  
LYON

### FRANC-PARLER

Fin du premier acte. Les vacances de Pâques enlèvent nos honorables à leurs banquettes, et mercredi à cinq heures, M. Grévy a pu prononcer avec un soupir de soulagement ces paroles sacramentelles : Messieurs, la séance est levée, — pour trois semaines.

Les tapageurs ordinaires de l'Assemblée avaient tenu du reste à signaler leur départ par leurs algarades familières, et MM. Baudry-d'Asson et Cunéo-d'Ornano, désireux de laisser les électeurs sur leur bonne... bouche, ont profité des quelques instants qu'ils avaient encore à vivre pour se livrer aux extravagances auxquelles ils doivent leur célébrité spéciale.

M. Baudry-d'Asson, convaincu d'avoir falsifié à l'Officiel les termes d'une question maladroitement, a trouvé moyen d'ajouter le comble à sa réputation de sottise ;

Quant à Cunéo-d'Ornano, fidèle aux habitudes bonapartistes, on l'a vu insulter grossièrement le président, sauf à faire ensuite des excuses parfaitement plates.

Nous n'ajouterions pas plus d'importance qu'il ne faut à ces turlupinades, si elles n'étaient devenues le système d'opposition adopté par tous les partis hostiles à la République.

A mesure que cette République s'affirme, se consolide et se consacre, les survivants des anciens régimes, acculés à l'impuissance, incapables de trouver des griefs sérieux contre un gouvernement honnête et libéral, en sont réduits à la guerre d'escarmouches, aux querelles d'huisseries et de procureurs.

Aussi est-ce pitié de voir les misérables chicanes auxquelles ont recours les fuyards du 16 mai, pour faire échec à la majorité républicaine et aux ministres qui la représentent.

Tantôt c'est un duc de Broglie débi-

tant péniblement des facéties laborieuses contre « l'oracle de Belleville. »

Tantôt un Lucien Brun ou un Chesnelong, s'essouffant, s'époumonnant, se battant les flancs pour nous prouver que l'Eglise est persécutée parce qu'on supprime l'appointement d'un aumônier et les bourses de quelques Jésuites.

Tantôt un député bonapartiste interpellant pompeusement un ministre sur la nomination du maire de Trépadayn ou de l'adjoint de Bougival.

Tantôt enfin, un Baudry aboyant quelque niaiserie sur la commission d'enquête ou un Cunéo traitant le président de la Chambre de « grotesque. »

Voilà à quel genre d'opposition, à quels arguments se trouvent condamnés les hommes qui voulaient faire marcher la France et faire trotter les électeurs sous le fouet de l'ordre moral.

Que diré de leurs journaux ? La calomnie et l'invective y remplacent le raisonnement et le sens commun. Il n'est pas d'accusation sottise, d'insinuation perfide et bête qui ne trouve un refuge dans les colonnes de la presse conservatrice, et l'on demeure vraiment confondu en voyant à quel degré de platitude et de niaiserie peuvent descendre des écrivains qui passaient pour n'être dépourvus ni d'intelligence ni de talent.

Qu'un ivrogne crie dans la rue, qu'un galopin se batte sur le pavé, qu'un voleur enfonce une porte ou escalade un mur, qu'un expéditionnaire soit renvoyé de son bureau, aussitôt nos oies du Capitole de crier à l'émeute, à la révolution, au désordre, à la liquidation sociale, à la proscription, à la terreur.

C'est la faute à la République s'il y a des gens qui se grisent et des polissons qui font tapage, c'est la faute à la République si l'on dévalise un magasin, si l'on dérobe un mouchoir de poche.

Aucun de ces crimes, aucune de ces

scélératesses ne se produisaient dans le bon temps.

L'empire et la monarchie n'ont jamais connu d'ivrognes, de coquins, ni de voleurs. Les tribunaux chômaient, les gendarmes ronflaient du matin au soir ; chacun laissait sa clef sur la porte et son argentier en belle vue, sans craindre le moindre accident. C'était le pays de Cocagne, le paradis terrestre, l'âge d'or.

Tandis qu'aujourd'hui !

Il a suffi que M. Dufaure fût garde des sceaux, M. de Marcère, ministre de l'intérieur, M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, pour déchaîner sur notre pauvre France toute les calamités, toutes les misères, toutes les abominations.

Il n'est pas jusqu'au ciel qui ne se mette de la partie, et si depuis quinze jours nous avons un temps détestable, pluie, vent et tempête, à qui la faute ?

A la République encore, à la République toujours, qui a inventé les giboulées en mars.

Vous croyez peut être que nous plaignons ? Pas le moins du monde, lisez les journaux les plus graves, les feuilles les plus dévotes, et vous verrez s'étaler toutes ces bourdes sur le désordre « qui monte, » la police mal faite, le « niveau toujours croissant de la criminalité » et « l'intempérie vengeresse des saisons. »

Tout le monde reconnaît que lorsque des partis politiques descendent à des polémiques de ce calibre, il faut qu'ils soient bien malades et à bout de souffle.

Les députés du 14 octobre peuvent donc déjà se féliciter de ce premier résultat, c'est qu'en revenant dans leurs départements respectifs, ils trouveront l'opposition réactionnaire disloquée, démantelée, réduite à rééditer des clichés usés jusqu'à la corde, à remâcher des rengaines où la mauvaise foi le dispute à la sottise.

Maintenant, est-ce à dire que sur la foi de cette attitude piteuse il faille s'abandonner à une quiétude absolue, et se reposer complètement sur ses lauriers, en se disant comme Jéhovah le septième jour : Notre œuvre est accomplie ?

Non certes. Quelque misérable que soit la situation des ennemis de la République, chassés de toutes leurs positions, battus à tous les scrutins, leur foyer d'intrigue n'est pas tellement éteint qu'il ne puisse se rallumer à un moment donné.

Que nos députés, que nos ministres n'oublient pas qu'ils sont surveillés, épiés par des adversaires haineux, perfides, capables de tout.

Un moment d'oubli ou de défaillance pourrait donner prétexte à un nouvel assaut, à une nouvelle tentative d'escalade, avec effraction du suffrage universel ; il faut avoir l'oreille aux écoutes et l'œil au guet.

Personne n'a désarmé, personne n'a capitulé dans le camp de la Sainte-Alliance. Leurs colères et leurs rages sont plus vivaces que jamais. Vaincus, ils chercheront à se venger, aplatis, ils chercheront à se redresser sur leurs jarrets, et s'ils ne peuvent ou n'osent combattre en face, ils tâcheront de frapper par derrière.

Nous touchons à une époque de souvenirs brûlants. Rappelons-nous que les vacances de Pâques ont toujours été le terrain choisi pour les conciliabules, les conspirations et les intrigues funestes des carbonari de l'ordre moral.

Rappelons-nous que nous sommes en Avril, qu'après le mois d'avril vient le mois de mai et que le mois de mai est le mois des crimes.

JACQUES BARBIER.

### FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

LE

### CATÉCHISME DES CONSTITUTIONNELS

Les chassez-croisés des bons apôtres connus sous le vocable de constitutionnels, ont éveillé la curiosité de pas mal de gens, qui se sont demandés à quel genre de convictions obéissaient ces papillons volages de la flore politique.

Nous sommes en mesure aujourd'hui de donner satisfaction à cette curiosité légitime, en publiant le catéchisme dont les constitutionnels ont fait leur syllabus.

#### LEÇON PREMIÈRE

##### De Dieu

D. — Qui vous a créé et conservé jusqu'à présent ?

R. — C'est le Dieu de l'Equivoque qui m'a créé et me conserve.

D. — Pourquoi ce Dieu spécial vous a-t-il créé et vous conserve-t-il ?

R. — Pour accomplir ses préceptes.

D. — Quels sont les préceptes de ce Dieu ?

R. — Nager entre deux eaux, aller de droite à gauche, ou de gauche à droite, voter blanc aujourd'hui, voter noir demain, soutenir le ministère à midi, le combattre à trois heures, nous livrer en un mot à une série d'évolutions recommandées par l'hygiène politique pour nous tenir l'âme en joie, le corps en bonne santé et le gousset bien garni.

D. — Le Dieu qui vous commande ces jolies choses a-t-il une forme palpable et tangible ?

R. — Non, car ce Dieu est un esprit.

D. — Pourquoi dites-vous que ce Dieu est un esprit ?

R. — Parce qu'il n'est pas bête.

D. — Où réside votre Dieu ?

R. — Il réside au Sénat, à la Chambre des députés, dans la galerie des tombeaux, au vestiaire, à la buvette, dans les couloirs et en tous lieux.

D. — Vous dites que votre Dieu se nomme l'Equivoque, ne porte-t-il pas aussi un autre nom ?

R. — Oui, il s'appelle également l'intérêt.

#### LEÇON II.

##### De la sainte Trinité

D. — Y a-t-il plusieurs Dieux ?

R. — Non, il n'y a qu'un seul Dieu.

D. — Le Dieu que vous servez n'a-t-il pas plusieurs têtes ?

R. — Oui, notre Dieu a trois têtes.

D. — Nommez ces têtes.

R. — La tête royaliste, la tête bonapartiste et la tête républicaine.

D. — Ces trois têtes sont-elles semblables entre elles ?

R. — Non, elles ne se ressemblent en aucune façon.

D. — Ces trois têtes s'entendent-elles bien ?

R. — Elles s'entendent si peu qu'elles ne pensent qu'à s'entre-dévorer et à se manger le nez.

D. — Ces trois têtes sont-elles coiffées du même bonnet ?

R. — Non, chacune de ces têtes a une coiffure différente qui les distingue l'une de l'autre : la tête royaliste porte une couronne, la tête bonapartiste un bonnet de police, et la tête républicaine une étoile au front.

D. — Quelle est celle de ces têtes que vous préférez ?

R. — Je n'en préfère aucune.

D. — Êtes-vous royaliste ?

R. — Non, je ne suis pas royaliste.

D. — Êtes-vous bonapartiste ?

R. — Non, je ne suis pas bonapartiste.

D. — Êtes-vous républicain ?

R. — Non, je ne suis pas républicain.

D. — Alors qu'êtes-vous donc ?

R. — Je suis constitutionnel.

D. — Qu'entendez-vous par ce mot constitutionnel ?

R. — J'entends un homme politique qui, n'étant ni royaliste, ni bonapartiste, ni républicain, participe de ces trois opinions, suivant les circonstances, l'occasion, l'herbe tendre ou le vent qui souffle.

D. — Pourriez-vous vous expliquer d'une façon plus claire ?

R. — C'est impossible.

D. — Pourtant, ce que vous venez de dire ne peut guère se comprendre....

R. — Naturellement, puisque c'est un mystère.

D. — Comment appelez-vous ce mystère ?

R. — Le mystère de la Trinité constitutionnelle ou de la politique à trois têtes.

#### LEÇON III.

##### De l'Eglise.

D. — Qu'est-ce que l'Eglise ?

R. — L'Eglise est le lieu où nous nous réunissons pour faire nos dévotions et nos prières.

D. — Cette Eglise est-elle un monument public ?

R. — Non, cette Eglise est simplement le salon de nos coreligionnaires : tantôt le salon de M. de Bondy, tantôt celui de M. Bocher ou Lambert

GUERRE A LA GUERRE

Tout le monde est au port d'armes. Les artilleurs attendent, mèche allumée, et il ne faut qu'une étincelle pour que tous les Amstrongs de l'Angleterre, tous les Krupp de la Russie, se livrent au formidable concert dont les notes diplomatiques sont le prélude.

Il se peut que dans quelques jours, dans quelques heures même, deux grandes nations se ruent l'une sur l'autre, poussées par une rage de destruction mutuelle, appelant à leur aide tous les engins de massacre, toutes les machines meurtrières perfectionnées par une civilisation qui a poussé au plus haut point l'art de bombarder et de démolir.

En l'état de surexcitation mentale où se trouvent présentement les puissances directement intéressées à la solution du problème Oriental, il est peu probable que des considérations d'humanité, de philanthropie ou de philosophie puissent avoir la moindre influence sur leurs résolutions.

On perdrait certainement son temps à faire une conférence sur la barbarie de la guerre et les bienfaits de la paix, en présence d'adversaires qui se regardant dans le blanc des yeux, échangent des provocations et des invectives en attendant qu'ils échangent des coups de fusil.

Il est probable que l'Anglais furieux aussi bien que le Russe exaspéré n'écouteront que d'une oreille distraite les plus beaux sermons du monde touchant la fraternité des peuples et la conciliation universelle.

Mais à défaut de cette métaphysique qui n'a pas cours en diplomatie, il est d'autres raisons pratiques qui pourraient, ce nous semble, calmer dans une certaine mesure l'ardeur belliqueuse de nos Malborough, et jeter quelques seaux d'eau froide sur le cerveau échauffé des Moscovites.

Ces raisons ne sont autres que la parfaite inutilité des massacres internationaux, la nullité absolue du résultat que l'on obtient après avoir fusillé, mitraillé ou sabré quelques centaines de mille hommes.

Certes, il est des guerres nécessaires, indispensables, celles où une nation défend son indépendance, son sol, sa fortune contre une agression, une invasion, une escalade qui ne sont qu'une variété de l'assassinat et du brigandage.

Mais en dehors de ces cas fort rares, veuillez me dire, je vous prie, quels bénéfices ont produits les tueries militaires, aussi bien pour le vainqueur que pour le vaincu ?

Veuillez me dire quels avantages ont retirés de leurs expéditions sanguinaires les chefs de nation et les pasteurs de peuples ?

Sans vouloir faire un cours d'histoire comparée, sans remonter jusqu'au déluge, il suffit de jeter un coup d'œil sur les événements guerriers de ces dernières années pour se convaincre de cette vérité, à savoir : que la guerre est non seulement une sauvagerie féroce ravalant l'homme au rang de la bête fauve, — mais encore une niaiserie stupide, une spéculation maladroite, — une mauvaise affaire.

Voyez la guerre de Crimée que l'on paraît vouloir recommencer aujourd'hui,

avec des cuirassés en plus, mais avec la France en moins.

On y a laissé sur le carreau cent quatre-vingt ou deux cent mille hommes victimes de la mitraille, de la petite vérole et du typhus, on y a dépensé douze ou quinze cents millions, sans compter les ruines partielles de l'industrie et du commerce.

Eh bien montrez-nous de grâce les résultats obtenus, les bénéfices acquis, les avantages gagnés ?

A qui ont profité ces boucheries d'hommes et ces dépenses d'argent ?

Est-ce à la Russie qui n'a trouvé dans sa défaite qu'un prétexte de haine, qu'un espoir de revanche pour l'avenir ?

Est-ce à l'Angleterre dont le prestige militaire s'est trouvé compromis par les échecs de ses troupes et l'impuissance de sa flotte ?

Est-ce à la Turquie qui s'est enfoncée d'un cran dans son bourbier et dans sa ruine ?

Est-ce à la France dont le Don Quichotisme devait se payer plus tard par l'écrasement de 1870 et l'abandon de toute l'Europe ?

Où sont donc les fruits de cette aventure sanglante, aboutissant à un traité bâtard, lacéré à plaisir, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un lambeau de papier informe ?

De la guerre de Crimée vous plaît-il de passer aux guerres d'Allemagne où brillent les feux de Sadowa, les bombardements de Strasbourg et les incendies de Bazeilles.

Laissons de côté les vaincus, ne parlons ni de l'Autriche amoindrie, aplatie, ni de la France démembrée. — On nous présentera sans doute comme le plus heureux des trois, le Prussien triomphant, repu de gloire, d'annexions et de milliards.

Mais avez-vous bien regardé sous ce pompeux appareil, avez-vous touché du doigt la double plaie qui ronge ce grand vainqueur : cette plaie se nomme l'épuisement et la misère. — Epuisement et misère d'un peuple transformé en régiment, d'une nation étouffée, écrasée sous le poids même de ses conquêtes.

Les illustres politiques du pangermanisme n'ont oublié qu'une chose, c'est qu'un peuple ne se nourrit pas exclusivement de biscuits et de bombes explosibles.

Nous ne voulons pas multiplier les exemples, mais de quelque côté que vous vous tourniez, quelle que soit la guerre que vous analysiez, vous trouvez au fond du creuset, pour le vainqueur comme pour le vaincu, pour le conquérant aussi bien que pour le conquis : le massacre et la ruine.

Et si jamais ce bilan néfaste doit se présenter, c'est bien dans une lutte entre l'Angleterre et la Russie, entre deux puissances appelées à se battre indéfiniment sans pouvoir se porter de coup mortel, sans obtenir d'autre résultat que des désastres inutiles et des calamités stériles.

La Russie pourra-t-elle atteindre l'Angleterre dans son île fortifiée, hérissée de batteries et de torpilles ?

Non sans doute. L'Angleterre ira-t-elle chercher la Russie au fond de ses glaciers ?

Pas davantage. Napoléon l'a tenté avec cinq cent mille hommes, — on sait ce qu'il en est advenu,

et l'Angleterre ne possède ni Napoléon, ni cinq cent mille hommes.

Ces deux adversaires en seraient réduits à se détruire à petit feu, à s'épuiser, à s'affamer.

Quelle jolie perspective, quel rêve !

C'est pourquoi nous avons l'espoir que devant cet avenir peu riant, les humeurs batailleuses se calmeront.

John Bull est commerçant de son état, le Russe, quoiqu'un peu sauvage et frotté de cosaque, comprend néanmoins les arguments de l'estomac ; il a devant lui l'exemple d'un peuple conquérant, dont les arcanes regorgent de munitions, mais dont la table manque de pain.

Il nous semble que dans ces conditions, l'un et l'autre doivent entendre la voix du sens commun qui leur crie :

— Prends garde ; — pour toi l'Anglais, la guerre, c'est la faillite ;

Pour toi le Russe, la guerre, c'est la famine !

LES GUIGNONS D'UN MINISTRE

Nous parlions l'autre jour des ennuis de M. Borel, ministre de la guerre. Cela ne fait que croître et embellir. On dirait qu'un démon malfaisant s'est attaché à la personne de l'infortuné général pour le pousser dans les ornières les plus profondes et les marais les plus vaseux.

Ce n'était pas assez des histoires de St-Cyr, du duc de Chartres et de Castelnau.

Ce n'était pas assez de l'affaire Labordère, de Limoges, de l'affaire Hubert-Castex, de Nantes, — il a fallu que cette série de guignons se complétât par l'incident de l'ordre du jour de Geslin.

Un polisson quelconque prend la défense d'une fille et invective des agents, — M. de Geslin aurait pu le traiter de coquin, de gredin, d'émeutier, de tout ce que vous voudrez, — mais entre tant de qualifications diverses qui s'offraient à sa plume, le commandant de la place de Paris cueille délicatement celle de *citoyen* et l'encadre soigneusement dans un ordre du jour.

Puis pour terminer dignement un aussi beau morceau, M. de Geslin ajoute qu'il aurait été *enchanté* de voir assommé complètement un malheureux qui ne l'a été qu'à moitié.

N'est-ce pas délicieux comme délicatesse de sentiments, comme respect des institutions légales et comme élégance de style ?

Certes, nous n'avons pas la moindre tendresse pour ces héros de carrefour, mais s'il fallait assommer sur place tous les insulteurs et tous les tapageurs, le général de Geslin serait exposé à porter le deuil de plusieurs de ses amis, tels que les Baudry-d'Asson, les Cassagnac, et les Cunéo-d'Ornano.

Quoiqu'il en soit, le général de Geslin a été révoqué sans phrases, et nous ne pouvons que féliciter le ministère de cet acte de bonne et prompte justice.

Aussi bien il serait temps d'en finir avec ces révoltes continuelles, avec ces insinuations injurieuses de certaines grosses épauettes contre tout ce qui touche de près ou de loin soit à la République, soit au suffrage universel, soit aux institutions libérales consacrées par la volonté du pays.

Et l'on n'en finira, nous le répétons, qu'en épurant rigoureusement ce haut personnel militaire où semblent s'être réfugiées toutes les antipathies, toutes les hostilités et toutes

les haines contre un gouvernement qui ne s'appelle pas monarchie ou empire.

Il est insupportable en vérité de voir la plupart de nos grands commandements abandonnés à des officiers généraux dont les convictions réactionnaires sont aussi avérées, aussi éclatantes que leurs exploits militaires sont inconnus et leur capacité médiocre.

Pendant ce temps, le ministre de la guerre laisse dans une sorte de disgrâce calculée des chefs d'un talent incontestable, d'une autorité reconnue, mais qui ont le défaut grave d'être républicains... sous la République.

Ainsi le XIX<sup>e</sup> siècle posait dernièrement à M. Borel une série de questions indiscrètes parmi lesquelles nous relevons celles-ci : — Est-il vrai que M. Borel ait dit du général Saussier :

« C'est un officier de premier mérite, du plus bel avenir, mais il a siégé comme député républicain dans la dernière Assemblée ; je ne puis rien pour lui. »

Est-il vrai qu'il ait dit également du colonel D'Andlau :

« C'est le premier colonel de l'armée, mais il a fait de la politique, il a surtout écrit une lettre injurieuse pour la famille impériale. — Je ne puis rien non plus. »

Si ces allégations sont exactes, n'y a-t-il pas dans ces réponses quelque chose d'inouï, de renversant ?

Les incidents qui se reproduisent depuis quelques semaines avec une logique fatale, nous démontrent deux choses :

1<sup>o</sup> Que plusieurs généraux pourvus de commandements sont les adversaires déclarés de nos institutions légales ;

2<sup>o</sup> Que la qualité de républicain est un vice rédhibitoire qui prive le pays des services que pourraient lui rendre les officiers les plus considérés, les plus instruits et les plus capables de l'armée.

Si le général Borel est impuissant à remédier à une situation pareille qui est un danger et une inquiétude pour tous les bons citoyens, — nous nous demandons ce qu'il peut bien faire au ministère de la guerre.

De mauvais affûts et de mauvaises phrases ? En vérité ce n'est pas assez.

FEUILLES VOLANTES

M. Berger, préfet du Rhône, s'étant permis de remercier un quarteron d'employés bonapartistes, les journaux réactionnaires de notre ville mènent grand train autour de cette épuration nécessaire, réclamée depuis longtemps.

Toutes les formules d'un attendrissement mêlé d'indignation sont mises à réquisition pour apitoyer le public sur le sort de « ces victimes d'une proscription odieuse, etc. »

Nous demandons la permission de ne pas nous associer à ces larmes de crocodile, dont la source restait parfaitement à sec en présence des exécutions autrement « odieuses » et violentes des préfets de l'ordre moral.

Si M. Berger a cru devoir débarrasser ses bureaux de fonctionnaires hostiles au gouvernement qui les paie, — il a bien fait.

S'il a obéi dans cette circonstance aux sollicitations des conseils électifs, — il a mieux fait encore.

Personne n'admettra qu'un gouvernement prenne à sa solde des agents qui lui tirent aux jambes et ne rêvent que sa chute.

Un chef de commerce ne supporterait pas cinq minutes dans ses comptoirs des commis passant leur temps à décrier sa maison, et à prédire sa faillite prochaine.

Pourquoi ce qui serait inadmissible dans la vie privée, deviendrait-il acceptable dans la vie publique ?

R. — La voici : La charité bien ordonnée commence et finit par soi-même.

D. — Quels sont les avantages que procure votre égoïsme ?

R. — Il serait trop long de les énumérer tous, je me bornerai à vous citer : les places, les appointements, les décorations, les honneurs qui sont la juste récompense des services que nous rendons tour à tour aux partis politiques recherchant notre alliance.

D. — N'avez-vous pas dit que ces partis politiques étaient au nombre de trois ?

R. — Justement : la monarchie, l'empire et la République.

D. — De telle sorte qu'en vous rapprochant successivement de chacun d'eux, vous pouvez profiter de triples avantages ?

R. — Vous l'avez dit.

D. — Ainsi la méfiance prépare le terrain ?

R. — Parfaitement.

D. — L'intrigue fait mûrir les fruits ?

R. — C'est cela même.

D. — Et l'égoïsme les mange ?

R. — Amen.

Sainte-Croix. — Les cierges sont remplacés par des bougies, et l'autel par un guéridon.

D. — Votre Eglise est-elle grande ?

D. — Non, c'est une petite Eglise qui ne contient que vingt-deux fidèles.

D. — Alors tout le monde n'est pas admis dans votre Eglise ?

R. — Non, il faut pour cela subir un examen rigoureux.

D. — En quoi consiste cet examen ?

R. — Il consiste dans l'exposé clair, net et précis des doctrines constitutionnelles.

D. — Quel est donc le principe fondamental de ces doctrines ?

R. — Il a déjà été énoncé plus haut : nager entre deux eaux, osciller de droite à gauche...

D. — Très-bien ! — Un homme convaincu d'avoir voté deux fois de suite dans le même sens, serait-il admis dans votre Eglise ?

R. — Il serait repoussé impitoyablement.

D. — Pour quelle raison ?

R. — Pour défaut de solidité dans ses convictions

LEÇON IV.

Des vertus Théologiques.

D. — Quelles sont les principales vertus d'un constitutionnel ?

R. — La méfiance, l'intrigue et l'égoïsme.

D. — Qu'est-ce que la méfiance ?

R. — La méfiance est une disposition particulière de l'esprit, grâce à laquelle nous n'avons foi en personne ni en rien.

D. — Quels sont les effets de la méfiance ?

R. — Les effets de la méfiance sont de nous mettre en garde contre tout le monde, fût-ce notre ami, notre proche ou notre parent, de nous tenir constamment sur le qui vive et de nous réserver une porte de sortie, une trappe, un escalier dérobé qui nous permettent de nous esquiver et de prendre le large dans les situations embarrassantes ou dangereuses.

D. — Pourriez-vous nous donner quelques exemples de ces échappatoires ?

R. — Parfaitement : l'échappatoire du septennat, par lequel nous nous sommes esquivés de la dérouté de la fusion, et l'échappatoire du ministère d'affaires par lequel nous avons essayé de replâtrer la dissolution et le 16 mai.

D. — Ces combinaisons ingénieuses ne vous laissent-elles pas quelquefois pris entre deux portes ou assis entre deux chaises ?

R. — Hélas oui ! Témoin notre infortuné duc Decazes. La vertu n'est pas toujours récompensée.

D. — Passons à une autre. Qu'est-ce que l'intrigue ?

R. — L'intrigue est un don du ciel qui nous inspire le flair indispensable pour mener à bien nos petites affaires.

D. — En quoi consiste l'intrigue ?

R. — A caresser les uns, à menacer les autres, à promettre sans s'engager, à s'engager sans promettre, à avancer d'un pas, à reculer de deux, à envelopper sa pensée et ses projets de formules obscures, sans significations précises qui puissent s'interpréter de trente-six façons différentes, à calomnier, à médire, à flatter, à pleurer, à rire, à tourner, à se retourner, à changer subitement de masque, de visage ou de casaque, à être aussi insaisissable que l'anguille, aussi glissant qu'un parquet, aussi souple que le caoutchouc.

D. — Je vois en effet que l'intrigue est un art très-difficile.

R. — C'est pour cela que je la nomme un don du ciel.

D. — Enfin, qu'entendez-vous par l'égoïsme ?

R. — J'entends cette vertu spéciale qui nous porte à mettre notre intérêt et notre avantage personnels au-dessus de tous les autres.

D. — L'égoïsme n'a-t-il pas une formule précise ?

— 0 —

Quant à l'intervention des conseils élus, dans ce genre de réformes, elle est absolument légitime. Les mandataires de la population ont plus que le droit, ils ont le devoir de veiller à ce que les fonctionnaires de l'administration ne soient pas les créatures des adversaires et des ennemis de la majorité électorale. Ce qu'il y avait de révoltant et d'indigne dans les persécutions, les révocations et les pourchases des politiques de combat, c'est que pour rage s'acharnait précisément contre les hommes investis de la confiance publique, contre les représentants de la volonté nationale. Nous avons vu à Lyon des préfets se faire les champions d'une minorité infime et traiter en parias, presque en malfaiteurs, l'immense majorité de la population. Alors oui, dans cette condition, les mesures de révocation étaient coupables, car elles envenimaient le caractère d'une insurrection, une rébellion contre le pays lui-même. Mais aujourd'hui, déplacer des fonctionnaires anti-républicains, délivrer notre administration des employés qui la trahissent, c'est faire œuvre de justice nationale et de sagesse politique. Il peut en résulter quelques positions brisées, quelques intérêts personnels sacrifiés, mais à qui la faute ? Ce sont les frais de la guerre. Que ceux qui les paient réclament auprès des provocateurs du 16 mai qui ont déchaîné la discorde la violence sur une nation paisible. Après de telles agressions, après de tels dangers, si le vainqueur a la générosité de ne pas se livrer à des représailles, la plus sage prudence exige au moins qu'il prenne quelques précautions. C'est ce que l'on fait.

Nous n'en avons pas fini du reste avec les éliminations et les cris de paon de nos martyrs. La révocation de M. Godelle, avocat général à la Cour de cassation, offre un nouveau thème aux gémissements et aux lamentations de la presse bien pensante. Mais ici nous n'éprouvons pas le moindre embarras à répondre à ces pleurnicheries et des éclats de rire. La situation de quelques employés subalternes sacrifiés à une nécessité politique, dans une certaine mesure provoquer le sentiment d'intérêt, il ne saurait en être ainsi avec un magistrat qui se présente comme à la députation comme candidat bonapartiste. La bonne heure, ne vous gênez pas. De cette façon au moins nous saurons à quoi nous en tenir, et M. Godelle nous a rendu un véritable service en nous apprenant que l'un des fonctionnaires les plus élevés du ministère public déteste cordialement la République et fait le jeu de l'empire. C'est utile renseignement à permis au garde des sceaux de remettre M. Godelle aux bras de sa famille. Merci M. le garde des sceaux, merci sur tout M. Godelle !

Un autre ami de la République va également rentrer dans les douceurs de la vie privée, ou plutôt dans les obscurités de la diplomatie. Nous voulons parler de M. le vicomte Emmanuel d'Harcourt, ex-secrétaire de la Princesse, ex-organisateur de complots intimes, ex-factotum de la camarilla élyséenne, favori des salons bien pensants, ex-consultant des douairières sur le retour qui veulent rendre au cléricisme ce qu'elles ont emporté au Diable. Le vicomte qui, après la chute du second ordre moral et la débâcle du 16 mai, avait jugé à propos d'aller faire un petit voyage de santé, ne reprendra plus la place qu'il avait tant rendu de services à la Sainte-Trinité conservatrice. Il est clair qu'aujourd'hui le secrétariat de M. d'Harcourt devient complètement inutile. Au moment qu'il n'est plus question de verser le gouvernement, de restaurer un quelconque, de faire la bouche en cul aux cléricaux et de mettre les républicains à la porte, — à quoi pourrait bien servir M. le vicomte d'Harcourt ? Bien évidemment, — c'est ce qui fait qu'il est bagage et va consacrer sa vie à la diplomatie !

Quant à l'élection du Demaine. Cette belle épave à extirper, Seigneur ! Il n'a fallu moins de trois séances pour arracher de sa banquette ce député opiniâtre qui se complaisait à son mandat avec l'acharnement d'un noyé. Le Demaine est donc bien sûr de sa position pour repousser avec tant d'effroi la nouvelle consultation du suffrage universel. Il n'ignore pas cependant que cette consultation sera libre et sincère, que le préfet n'interviendra pas en faveur d'un concurrent, que l'on ne révoquera ni le préfet adjoint, ni instituteur, que l'on ne pourra pas des gendarmes avec le revolver au poing dans les bureaux du vote ; que l'on ne fera pas de la prestidigitation avec des urnes à double fond, que l'on n'aura

pas recours à la haute influence de *Crest-le-Frisé* ou du Taureau de la Provence.

Tout se passera en un mot avec des moyens honnêtes et des armes loyales.

Alors pourquoi reculer, pourquoi refuser une nouvelle épreuve, pourquoi éloigner ce calice ?

M. du Demaine comprend sans doute que, pour passer sur le pont d'Avignon, il faut être poussé par la poigne d'un préfet — Cette poigne manquant, on ne passe plus sur le pont, mais dessous.

— 0 —

Fin d'un clodoche : M. Pascal Ernest, l'homme à la circulaire, le faux libéral, qui sauta successivement pour la République, pour la fusion, pour M. Thiers, pour M. de Broglie, pour M. Buffet, pour l'ordre moral n° 1, pour l'ordre moral n° 2 et généralement pour toutes les entreprises politiques où il espérait gueuser quelque bout de galons, — M. Pascal donc, après toutes ses fortunes diverses, vient d'échouer définitivement dans les eaux fangeuses du bonapartisme.

Une visite à Chilhurst a été son chemin de Damas. — Il jette aux orties toutes les coiffures, toutes les casques dont nous le vimes affublé pour endosser la livrée impériale.

M. Pascal Ernest, blackboulé à toutes les élections, devient rédacteur de l'*Ordre*, sous la direction de M. Rouher.

Il avait débuté par être rédacteur du *Progress libéral* de Toulouse.

Jugez du chemin parcouru... — Pouah !

— 0 —

Autres gentillesses bonapartistes. — Un braconnier du Gers, grand chauffeur des élections Cassagnac, vient d'assassiner une demi-douzaine de personnes, après quoi, il a eu le bon goût de se faire justice lui-même en se tirant son dernier coup de fusil.

On assure que quelques minutes avant de mourir, un brave homme lui disait :

— Comment avez-vous pu, malheureux, commettre ces horribles forfaits ?

— Que voulez-vous, répondit l'autre, c'est l'ambition qui m'a perdu. — J'ai voulu aussi avoir mon boulevard Montmartre

ZÈDE.

### UNE SOLUTION NÉCESSAIRE

Parlons un peu de l'affaire Bonnet-Duverdier. Depuis cinq mois, la troisième circonscription du Rhône est sans représentant à l'Assemblée nationale.

Les électeurs ont voté, mais leur député était en prison.

Quand on a demandé l'élargissement de M. Bonnet-Duverdier, en vertu de l'inviolabilité parlementaire, on s'est trouvé en présence de certaines questions délicates de comptabilité, qui ont diminué de beaucoup l'intérêt dont ledit Bonnet-Duverdier paraissait digne.

Si bien que l'élu de la Guillotière et des Brotteaux est resté sous les verrous avec un projet de démission qui n'a pas été réalisé.

Aujourd'hui que l'amnistie est promulguée, M. Bonnet-Duverdier va sortir de « sa retraite, » et prendre la clef des champs.

Mais dans quelles conditions, dans quel costume surtout ?

Pourrait-il revêtir une robe d'innocence, qui lui permette de prendre la qualification d'honorable et de siéger à côté de ses collègues ?

Il nous semble que le moment serait venu d'élucider cette question, d'autant plus qu'elle se réduit à un dilemme aussi simple, beaucoup plus simple que bonjour.

De deux choses, l'une : ou M. Bonnet-Duverdier est innocent des *virements* qu'on lui reproche,

Alors il n'a qu'à aller retener sa place à Versailles, et choisir le velours de sa banquette.

Ou il s'est montré le trop fidèle imitateur de certains financiers de l'empire.

Dans ce cas, la plus vulgaire morale exige qu'il se démette sans tarder d'un mandat dont il est indigne.

Mais en aucune façon, il n'est admissible que vingt-cinq mille électeurs restent le bec dans l'eau, se trouvent assis entre M. Bonnet, député, et M. Duverdier, comptable suspect.

Ajoutons que si le cas de M. Bonnet-Duverdier exige qu'on lui donne un successeur, nous espérons que les électeurs de la Guillotière ou le comité qui les inspire, instruits par une double leçon, éviteront d'aller chercher leur nouveau candidat parmi les décaqués de la Bourse ou les sauveurs de caisse.

### MIETTES DE L'HISTOIRE

Le prince Napoléon, plus connu sous le nom de Plon-Plon, vient de compléter dans la *Revue des Deux-Mondes*, les révélations édifiantes dont il nous avait donné un avant-goût, touchant l'influence néfaste du cléricisme pendant la guerre de 1870.

Certes, Plon-Plon est un personnage parfaitement méprisable, mais comme il a vécu vingt années durant au milieu de toute la souquenille bonapartiste, comme il a été, au moment de la guerre l'intermédiaire direct de Napoléon III vis-à-vis du roi d'Italie, ses renseignements ont une autorité indéniabie, et les événements les ont tellement confirmés qu'il n'est pas permis de douter de leur véracité.

Or voici ce que raconte Plon-Plon :

Dans le courant des années 1868 et 1869, des négociations furent entamées pour amener une triple alliance entre la France, l'Autriche et l'Italie. — On ébaucha même une rédaction de traité, mais l'une des clauses de ce traité était le règlement de la question romaine par l'évacuation de nos troupes.

Devant cette condition, Napoléon III circonvenu par les influences cléricales se cabra tout net.

M. Rouher n'avait-il pas dit en décembre 1867, l'Italie n'ira jamais à Rome ?

L'impératrice Eugénie n'était-elle pas devenue, sur ses vieux jours, une cléricale ardente, une ultramontaine renforcée ?

Pris entre son premier ministre et sa femme, l'empereur ne se sentit pas le courage de résister, et les négociations s'en allèrent à vau l'eau.

Arrive la guerre de 1870, — le moment était venu, ou jamais, de rechercher des appuis et des alliances, de renouer les relations interrompues avec l'Italie et l'Autriche. — C'était le salut, la victoire peut-être pour la France engagée dans cette aventure néfaste.

Certes, notre organisation était bien incomplète, nos ressources bien médiocres, nos généraux bien incapables.

Mais qui sait ? cent mille Italiens d'une part, deux cent mille Autrichiens de l'autre auraient pu opérer des diversions utiles et permettre à nos héroïques soldats de ne pas lutter un contre cinq.

Le gouvernement impérial cherche donc à replâtrer le premier traité, mais on se heurte encore à cet écueil : l'abandon de Rome.

Il était clair cependant que le roi d'Italie ne pouvait pas accepter les charges d'une alliance et les risques d'une guerre terrible, sans une compensation quelconque.

Cette compensation était Rome, c'est-à-dire la conquête d'une capitale pour son royaume, la satisfaction légitime donnée à un peuple qui allait combattre à nos côtés, et verser son sang pour nous.

Eh bien, à la veille de Forbach et de Reichshoffen, dans ce quartier général de Metz qui devait abriter la honte de Bazaine, quatre jours avant l'invasion prussienne, voici ce que l'empereur vieillissant, atrophie, ramolli, écrivait à son ministre des affaires étrangères :

— *Malgré ce que propose X..., malgré les efforts de Jérôme, je ne cède pas pour Rome.*

Le malheureux, l'insensé ! il ne cédait pas pour Rome, mais il devait céder plus tard pour Sedan, pour Strasbourg, pour Metz, il devait céder pour deux provinces, il devait céder pour le démembrement de son pays.

Il est impossible de remuer de pareils souvenirs, sans que l'indignation vous prenne à la gorge devant tant d'incapacité, de folie et d'idiotisme.

Par deux fois la France pouvait être sauvée du plus terrible désastre qui l'ait jamais atteinte, des plus grandes humiliations qu'elle ait jamais subies, — par deux fois l'imbécillité d'un Bonaparte greffée sur les intrigues du cléricisme, l'a replongée dans le gouffre de la défaite et de l'invasion.

Plus tard on se ravisa sans doute, quand l'aventurier de Décembre vit nos premières défaites, sentit sa couronne vaciller sur sa tête et sa dynastie trembler sur ses jambes, il essaya de nouveau de solliciter, de mendier des alliances, en abandonnant Rome et le Pape.

Mais il était trop tard, la partie était perdue, les Italiens tenaient déjà Rome sans avoir tiré un coup de fusil. — Les Prussiens leur avaient fait ce cadeau. L'Europe nous tourna le dos, elle tourna le dos surtout au souverain méprisable, dont le guet-à-pens de Décembre se terminait par l'ignominie de Sedan.

Et maintenant que les cléricaux chantent à tue-tête :

Sauvons Rome et la France... !

Ils n'ont pas sauvé Rome, ils ont perdu la

France, et leur mémoire portera désormais le stigmate ineffaçable digne d'une secte qui, placée entre le pouvoir d'un pape et l'écrasement de sa patrie, préféra l'écrasement.

## THEATRES

GRAND-THÉÂTRE. — Décidément le public aime à se divertir : la musique ennuyeuse et prétentieuse, les livrets banals et peu intéressants le font sauver. Aux nouveautés fades et incolores, il préfère les vieux opéras-comiques ayant de la gaieté et de l'entrain. Qui donc l'en blâmerait ?

Pendant que le *Voyage en Chine* poursuit le cours de ses avantageuses recettes, une assise respectable se remarquait, l'autre soir, à la reprise des *Rendez-vous Bourgeois*, auxquels la *Favorite* servait de lever de rideau. Qu'on ne s'y trompe point, c'était parfaitement les *Rendez-vous Bourgeois* qui avaient attiré les nombreux spectateurs de vendredi passé, car nous ne voulons pas supposer que l'espoir d'entendre la *Favorite* exécutée par M. Richard et M<sup>me</sup> Sbolgi ait contribué pour quoi que ce soit à garnir la salle.

Le joyeux vaudeville à couplets qui a égayé nos pères, nos aïeux et déridera encore nos descendants, ces antiques et presque toujours jeunes *Rendez-vous* ont été enlevés avec une verve et un entrain des plus satisfaisants, par MM. Falchiéri, Cabannes, Nerval, Gustave, M<sup>me</sup> Gérald, Raisin, voire même par M<sup>lle</sup> Blainville.

A son tour, la première de *Giralda* qui, depuis plus de trois lustres, reposait et dormait d'un profond sommeil au milieu de tant d'œuvres oubliées, amenait au Grand-Théâtre une affluence d'amateurs pour la plupart desquels cette reprise offrait tout l'attrait d'une primeur.

Comment ce poème si amusant, si spirituel, — le mieux fait peut-être, de Scribe, ce parolier sans pareil — et cette partition si fine, si délicate d'Adam, ce maître si fin, délicat, si français, ont-ils pu rester enfouis de longues années, tandis que cinq ou six directions se sont évertuées à remonter des médiocrités et à remettre à la scène des fous ? C'est là une de ces anomalies qui ne s'expliquent point. Un ouvrage disparaît un jour de l'affiche pour une raison quelconque et personne ne songe à l'y replacer, on ne sait pourquoi !

Il y a, certainement comme cela dans la bibliothèque, beaucoup de *Voyages en Chine* et beaucoup de *Giralda* que le public reverrait sans doute avec infiniment de plaisir. Il ne s'agit que de les y chercher et nous sommes convaincu que l'expérience de cette année servira pour l'année prochaine à M. Aimé Gros.

Pour dater de loin, la musique de *Giralda* n'a pas trop de cheveux blancs. Sans doute, sa forme et ses procédés ne sont pas de l'an dernier. A l'époque où Adam a écrit sa partition, les compositeurs n'avaient pas encore mis à la mode l'alignement des équations algébriques-musicales. Ils se préoccupaient moins des profondeurs de l'harmonie que des accents de la mélodie. L'inspiration suffisait le plus souvent à leur gloire ; parfois même ils lui sacrifiaient la science et s'appliquaient moins à l'assaisonnement de leur composition. L'expression est peut-être triviale, mais alors c'était souvent le poisson qui faisait passer la sauce, lorsqu'aujourd'hui on voudrait que la sauce fit passer le poisson. Tant pis pour ceux qui préfèrent le poisson sans apprêts.

Entre autres qualités, la partition de *Giralda* se distingue essentiellement par sa facilité, sa finesse et son élégance. La plupart de ses pages, le duo du ténor et du trial, les duos de Manoel et de Giralda, le grand air du dernier acte, et plusieurs chœurs possèdent de la grâce et de la distinction. Comme toutes les ouvertures d'Adam, celle de *Giralda* est particulièrement soignée, ciselée, avec plus d'habileté et de vigueur que l'orchestration de l'ouvrage.

L'interprétation a du très-bon, du passable et du médiocre. L'élément très bon est fourni par M<sup>lle</sup> Mézeray, qui a chanté et joué d'une façon ravissante, avec infiniment de goût, de tact et de talent le personnage de Giralda, secondée par M. Herbert (Manoel) et particulièrement par M. Nerval, un Ginés-Férés rendu avec beaucoup d'esprit et de naturel. C'est un succès de plus pour notre excellent trial.

L'élément passable, mettons satisfaisant, est figuré par M. Gustave — Don Japhet et M<sup>me</sup> Durand-Durieu — la reine, rôle fort court du reste et de second plan.

Quant à M. Lepers, il a mis au service du prince d'Aragon sa rondure et ses qualités de comédien et de chanteur malheureusement amoindries par une voix usée et pleine de trous. C'est l'ombre sérieuse au tableau.

Un ensemble convenable dans les chœurs, et pour la part de l'orchestre, l'ouverture vigoureusement enlevée et les chanteurs artistiquement accompagnés, agrément toujours appréciable.

La direction vient d'engager pour quelques représentations M. Maurel, un baryton bien plus connu à l'étranger qu'en France, et dont la réputation s'est affirmée. M. Maurel n'est pas un *fort* baryton, croyons-nous, ce n'est pas une grandissime voix, mais c'est un chanteur, un acteur, un artiste. Ce qui vaut encore mieux.

Nous l'entendrons probablement dans la *Favorite*, *Guillaume et l'Africain*, trois rôles différents de ton et d'allures, dans lesquels il sera loisible de juger un talent que l'on dit absolument complet.

G. LAURENT.

EN VENTE

A l'imprimerie ALRICY, cours Lafayette, 5

### GUIDE-INDICATEUR LABAUME

ÉDITION 1878

PRIX : RELIÉ, 12 FR. — BROCHÉ, 10 FR.

Pour tous les articles non signés: Le Gérant responsable A. ALRICY.

Lyon.—Imp. LABAUME c. Lafayette, 5, A. ALRICY succ

Il est un fait très-frappant pour quiconque s'occupe un peu de médecine, c'est qu'un grand nombre de maladies qui souvent paraissent très-différentes les unes des autres sont cependant produites par la même cause et ne diffèrent entre elles que par le siège qu'elles occupent ou la forme qu'elles affectent.

Une de ces causes, et celle peut-être qui fournit le plus de maladies, c'est l'irritation. Or pour traiter efficacement les maladies qui en proviennent, il ne suffit pas de prendre des produits qui n'agissent que partiellement sur le corps, il faut couper la maladie dans sa racine, c'est-à-dire détruire l'irritation.

Un des meilleurs remèdes, que nous recommandons parce que nous en avons obtenu des effets vraiment surprenants, c'est le Sirop de Vial, de Vaise, contre les irritations.

Ce Sirop, extrêmement fortifiant et d'un goût agréable, convient dans toutes les irritations, soit de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de la matrice, etc., soit pour calmer le principe irritant du sang et des humeurs.

Il a été employé avec un grand succès contre les maux d'estomac, gastrites, gastro-entérites, les maladies de poitrine, dans les cas de toux sèches, violentes et opiniâtres (toux d'irritation), les rhumes, les catarrhes, bronchites, la coqueluche, les coliques, diarrhées, dysenteries et les fleurs blanches.

Il est excellent pour tempérer l'ardeur des fièvres, et convient dans tous les cas de fièvre rouge, rougeole, petite vérole, dont il favorise l'éruption en calmant les symptômes inflammatoires.

Il réussit aussi très-bien dans la plupart des cas où l'on croit que les enfants ont des vers, quand il y a démenagement du nez, de la gorge, toux sèche, vomissements, coliques, dévoiements, convulsions, etc.

Enfin, ce Sirop peut être employé avec un grand avantage toutes les fois qu'il est nécessaire d'adoucir, rafraîchir et fortifier. C'est par ces précieuses qualités qu'il calme et guérit plus promptement que par les moyens ordinaires. Comme il ne contient aucune préparation opiacée ou narcotique, on peut le donner en toute sécurité depuis l'enfant qui vient de naître jusqu'au vieillard le plus débile; étant préparé d'après les conseils de plusieurs médecins distingués, avec l'extrait de substances extrêmement douces, rafraîchissantes et fortifiantes, on conçoit qu'il peut faire beaucoup de bien, et que jamais il ne peut causer aucun accident, quelle que soit la quantité qu'on en prenne.

On le trouve Grand-rue-de-Vaise, 41, à la pharmacie Vial et dans les principales Pharmacies; il coûte 1 fr. 80 et 3 fr. le flacon. St-Etienne, pharmacie Chevret, 24, rue de la Ville

MAISON D'ACCOUCHEMENT

(Seine) M<sup>me</sup> DUPONT (Licenciée) Titulaire des Pensionnaires Lyon, 31, rue Centrale (Ecrire franco)

AUX DEUX PASSAGES

AVIS

L'affluence extraordinaire d'acheteurs que nous a valu l'ouverture de nos nouveaux magasins nous a empêché de faire notre première exposition de la SAISON.

Dans la pensée que nombre d'acheteurs seraient retenus chez eux par le mauvais temps, nous avons cru pouvoir annoncer, par la voie de la presse, et organiser une grande exhibition pour DIMANCHE PROCHAIN 7 AVRIL.

Le nombre toujours croissant des clients qui se pressent chez nous nous empêchant d'achever promptement les menus travaux de détail, nécessités par l'extension donnée à nos rayons, nous oblige aussi, à notre grand regret, à ne point donner suite à ce projet, mais nous engageons vivement le public à examiner nos vitrines, qui constituent une véritable exposition permanente, constamment renouvelée, et surtout à visiter l'intérieur de nos magasins, ne fût-ce qu'à titre de curiosité.

Nous invitons plus spécialement les Dames à visiter nos COMPTOIRS DE COSTUMES ET CONFECTIONS, qui ont largement participé à nos agrandissements, et qui ont été l'objet d'importantes améliorations. — Nos riches et élégants modèles seront exposés dans NOS SALONS DU PREMIER ETAGE à partir de LUNDI PROCHAIN.

Comme par le passé, et plus encore si cela est possible, nous recommandons à nos employés la plus grande complaisance envers toutes les personnes qui désirent acheter ou simplement se renseigner.

MISE EN VENTE LUNDI

D'AFFAIRES EXCEPTIONNELLES

A TOUS NOS COMPTOIRS DE :

Lainages, Fantaisies, Indiennes, Costumes mi-confectionnés, Articles de Paris, Lingerie, Chapeaux, Toile, Articles de blanc, Tissus noirs, Châles, Soieries, Confections, Costumes, Etoffes pour meubles, et meubles de fantaisie, etc., etc.

Le Sirop Phénique GUILLAUMONT

est le meilleur DÉPURATIF du sang. — 2 francs le Flacon.

ECONOMIE SÉRIEUSE

Gardez vos fourrures, plumes, lainages, tentures, etc. L'Insecticide foudroyant préserve infailliblement des mites, teignes, etc. E. GALZY, fab., 28, r. Bugeaud, Lyon. Le kilog, 12 fr.; 100 gr. p. poste. 4 fr. 95.

AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ

14 Rue Confort, 14, LYON. — V. FOURNIER, Propriétaire-Directeur.

AFFICHAGE GÉNÉRAL & EXCLUSIF

Sur tous les murs appartenant à la Ville de Lyon. — Omnibus de la Compagnie Lyonnaise. Bateaux-Mouches. — Hôtels et Gares. — Vespasiennes

Etudes de M<sup>e</sup> P.-E. FLORY, avoué à Lyon, place des Jacobins, 9, et de M<sup>e</sup> RUBY, avoué à Lyon, rue Centrale.

VENTE PAR LICITATION

à laquelle les étrangers seront admis EN L'AUDIENCÉ DES CRIÉES DU TRIBUNAL CIVIL DE PREMIÈRE INSTANCE DE LYON

en un seul lot

D'UNE

MAISON

Sise à Lyon, rue Saint-Côme, 5

Adjudication au Samedi quatre mai mil huit cent soixante-dix-huit, à midi. Pour extrait : Signé, FLORY, avoué.

Mise à prix. . . . . 150,000 fr.

Pour les renseignements, s'adresser : à M<sup>e</sup> FLORY, avoué poursuivant, place des Jacobins, 9; à M<sup>e</sup> RUBY, avoué colicitant, rue Centrale, 31, et pour voir le cahier des charges, au greffe du Tribunal civil de Lyon, où il est déposé.

Etude de M BERNARD, avoué à Lyon, rue de Lyon, 38.

VENTE

par la voie de l'expropriation forcée EN L'AUDIENCÉ DES CRIÉES DU TRIBUNAL CIVIL DE LYON

d'une

PROPRIÉTÉ

DE PRODUIT ET D'AGRÈMENT

Située en la commune de Caluire (près de la Croix-Rousse)

89 — Grande-Rue de Cuire — 89

Saisie au préjudice des mariés Julien-Antoine LABLANCHE et Léonie TRÉVENIN, demurant ensemble en la commune de Caluire, Grande Rue de Cuire, 89.

Adjudication au Samedi quatre mai mil huit cent soixante-dix-huit, à midi

Mise à prix. . . . . 20,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements, à M<sup>e</sup> Emile BERNARD, avoué poursuivant.

ANTI-MITES

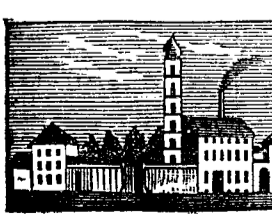
VIRICEL-FILLIAT, place des Terreaux, 2, LYON AROMATES VÉGÉTAUX, préservatif certain des Fourrures, Cachemires, Lainages, Tentures, etc., parfum délicieux.

En France et à l'étranger, chez les principaux commerçants.

BOITES : 2 fr. 25, 4 fr. et 7 fr.

MALADIES INTIMES guéries sûrement, sans répercussion, retrécissement ni récidives, par frictions, applications ou injections du TOPIQUE FABRE, remède héroïque, inoffensif, sans rival. — Pot : 5 fr. p. mal. réc.; 30 fr. p. m. la anc. — Paris : P<sup>o</sup> CENTRALE, et les Pharm. avis grat. au dép. gén. MICHEL, ph. Aix (Prov. — Affr. et envoyer timbre pour rép. — Dans les princ. Pharmacies.

TOPIQUE BERTRAND AÎNÉ



Le seul ayant été breveté et dont la vente a été permise par arrêté de la cour de Cassation du 8 Juillet 1854. (Quarante ans de succès). — Infaillible contre les douleurs rhumatismales, les névralgies, sciaticques, congestions cérébrales, ophthalmies, douleurs de reins, fluxions de poitrine, pleurésie, toux rebelles, etc. — Peu de Maladies ne reçoivent un soulagement immédiat par son application. — Prix, suivant grandeur, de 50 c. à 3 fr. — Se vend à Lyon, chez l'inventeur, pl. Bellecour, 21. Pour les douleurs anciennes et rebelles, les maladies provenant d'un vice du sang, faire usage de l'Extrait-Sudorifère-Iodé. — Se trouve dans toutes les pharmacies. — Franco par timbres ou mandats. — AVIS. Se méfier des imitations, exiger comme garantie la signature BERTRAND aîné et l'usine-ci-contre.

ASPERGES, VIGNES, FIGUIERS et FRAISIERS D'ARGENTEUIL

Pour avoir du plant des Asperges d'Argenteuil Louis Lhérault, s'adresser seulement à Louis Lhérault, cultivateur et producteur, 29, rue des Ouches, à Argenteuil (Seine-et-Oise), unique lauréat des nombreuses médailles d'honneur qui ont été attribuées en France, en Autriche, en Belgique et en Angleterre, à ce légume si réputé. La vente du plant d'asperges se fait de janvier à fin avril.

Spécialité de Vignes de cuve et de table, Figuiers et Fraisiers de jardins et pour culture forcée.

Vigne Gamay noir d'Argenteuil, la plus rustique, la plus productive et la plus renommée pour la fabrication du vin. Le cent, 10 fr.; le mille, 70 fr.

Envoi franco du Catalogue sur demande affranchie.

Instructions générales sur la culture des Asperges, par Louis Lhérault. Prix : 1 fr. — Culture du Figuier blanc d'Argenteuil, par le même. Prix : 1 fr.

AVIS AUX INVALIDES

PAR SUITE D'INFIRMITÉS CHRONIQUES OU ACCIDENTELLES

Fabrique et réparations de béquilles et jambes de bois, gros, détail, exportation. Ventes, achats, échanges et location de béquilles devenues inutiles après guérison. — Quinson, tourneur, rue Bodin, 1, et place Bellevue, 8. Renseignements par carte postale ou lettre affranchie et avec l'intervention de MM. les Médecins.

DÉPURATIF DU SANG

Le Sirop concentré de Salsepareille QUETAIN guérit toutes les Maladies contagieuses; Dartres, Syphilis, Ulcères, Gonorrhées, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Douleurs, Goutte, Rhumatismes, toutes les acrétes des humeurs, vices du sang, etc. Ce médicament agit en toute saison et dispense de tisanes.

A Lyon, à la pharm. Ph. QUET, rue de la Préfecture, 5.

D<sup>r</sup> WINDILINEX, A BRUXELLES

Traitement sans médication nuisible approprié aux maladies faibles fruit de 40 ans de pratique des maladies chroniques rebelles. Ceux qui désirent consulter doivent donner tous les renseignements relatifs à leur maladie et joindre 40 timbres de 25 cent.

MACHINES A COUDRE

DELEVAL, Mécanicien

Cours Lafayette, 19, angle de la rue Madame

Envoi franco, en province, Machines à coudre de tous systèmes, seule maison garantissant ses Machines, et sur facture, contre l'usure et la casse des pièces par le travail, répare tous les systèmes et facture ses réparations. Accessoires, pièces de rechange pour tous systèmes. — Soie, fil, coton, etc.

CAPSULES

dragées, 4 fr. Boîte rouge de 80 (triangulaire), aidées par l'Injection du doc

MOTTE

50 c. le flacon. guérissent en 3 jours, et sans récidive, l'écoulement le plus rebelle. — Dépôt pharm. Léoras, 44, r. Bourbon, Lyon. — Envoi franco.

ELIXIR GOMMET

PLUS DE DOULEURS GOUTTEUSES NI AUTRES

Ni Catarrhes ni Oppressions

Cet élixir guérit toutes espèces de maladies, par son puissant dépuratif purgatif; c'est le seul vrai régénérateur du sang. Flacon 3f. MACARY, ph. prép. pl. Morand, 12. Pharm. LARDET, pl. Jacobins

TUBE COLLYRE



Brev. s. g. d. g., du D<sup>r</sup> LARDET, oculiste à Lyon

Pommade enfermée dans un tube, la meilleure contre taches, rougeurs de l'œil, larmolement, croûtes des paupières, orgelets, etc., gros et détail. Ph<sup>o</sup> Larochette, 14, rue de la Barre, Lyon.

Prix : 2 fr. 50. Par poste, 2 fr. 75

MALADIES NERVEUSES

sont radicalement guéries par le Sirop au bromure de potassium de THIBON et C<sup>o</sup>, pharmac. à Vienne (Isère)

Rhumes-Bronchites

Le plus puissant, le plus énergique des pectoraux connus est le SIROP THIBON, guérissant radicalement Gripes, Rhumes, Catarrhes et Coqueluches. — Attestations nombreuses. — Prix : 2 fr. le flacon.

RHUMATISME — GOUTTE — GRAVELLE

Guérison radicale et assurée par le Salicylate de soude THIBON et C<sup>o</sup>, constatée par rapport à l'Académie.

Dépôt à Lyon : Pharmacie FAIVRE (Terreaux), et toutes Pharm. et Drogueries.

DOULEURS ET RHUMATISMES

Guéris promptement et radicalement par le Baume IRISSA de D. D. Perraud. — Dépôt gén., ph. GRAND, rue Centrale, 38, Lyon, et dans toutes les pharmacies. — Exiger les signatures D. D. PERRAUD et GRAND.

Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thomassin, 8.

NÉURALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE

Guérison rapide et sûre par la Poudre Antinévralgique de G. Langlade

INJECTION BARRAJA VRAIE INFAILLIBLE

Guérison instantanée, radicale, des maladies secrètes les plus invétérées. Prix : 4 fr. 115, cours Lafayette, Lyon.

DRAGÉES MEYNET D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE

Cent Dragées, 3 fr. Plus efficace que l'huile. — Ni dégoût, ni renvois. Biscuit MEYNET, purgatif. — Agréable à prendre et d'un effet certain, la purge, 15. — Anti-Migraine MEYNET, la boîte 4 fr. Contre Migraines, Névralgies. Paris, Ph<sup>o</sup> MEYNET, rue d'Amsterdam, 28.

INJECTION

Dépôt : Pharmacie des Célestins et toutes les Pharmacies.

FARINE MEXICAINE

C'est un fait acquis à la science aujourd'hui, que toutes les maladies de poitrine sont guérissables par l'emploi de la Farine Mexicaine du doctor Benito del Rio de Mexico. Cet aliment est non-seulement le plus sûr, mais encore le plus agréable remède pour guérir : les maladies de poitrine, bronchites, catarrhes, maladies du larynx, phthisie pulmonaire tuberculeuse, maladies consomptives, vieux rhumes, anémie et épaissement prématuré.

S'emploie pour la nourriture des vieillards, des convalescents et des jeunes enfants. Dix ans de succès et 100,000 malades guéris le plus souvent alors qu'on les croyait perdus sans ressources, prouvent qu'on ne doit jamais désespérer.

La Farine Mexicaine se trouve à Tarare (Rhône), chez le propagateur M. R. Barlerin, pharmacien-chimiste, Lyon, pharm. Farley, 114, quai Pierre-Scize, et dans toutes les principales pharmacies, herboristeries, drogueries et épicerie de Lyon et de France.

Mêmes maisons : Café Barlerin hygiénique de santé, stomacal et fortifiant; en boîtes de 500 grammes. Prix 2 francs.